

D'un mur l'autre, de Berlin à Ceuta de Patric Jean



Prix Spécial du Jury
au Prix International
du Documentaire
et du Reportage
Méditerranéen 2008

Prix du Jeune Public
au Festival International
du Film Documentaire
"Visions du Réel"
de Nyon (Suisse) 2008

Documentaire
Belgique
2008

Durée:
90 minutes

Support:
Vidéo, couleurs

Ecrit et réalisé par
Patric Jean

Assistants
de réalisation:
Frédérique
Pollet Rouyer,
Sara Bergasa,
Aline Fisher,
Deborah
Kempczynski

Image:
Patric Jean

Son:
Jean-Jacques Quinet

Montage:
Françoise Arnaud

Musique:
Tom Mc Clung

Production:
Ina,
Black Moon prod.

Synopsis

De l'ancien mur de Berlin à la nouvelle clôture de Ceuta, enclave espagnole au nord du Maroc, en passant par la Belgique et la France, le film propose un voyage à travers l'Europe, montrant qu'à l'heure où la mondialisation fait tomber les frontières, des murs se dressent, qui séparent et divisent les hommes.

Adoptant une forme vagabonde et un point de vue délibérément subjectif, le film va ainsi à la rencontre de migrants d'horizons proches ou lointains, anciennement ou récemment arrivés, plus ou moins définitivement installés, donnant ainsi à voir, de manière sensible, la diversité des parcours migratoires à l'intérieur et vers l'Europe.

Le film saisit également avec la force des images la complexité des frontières à l'heure de la mondialisation et de la construction européenne, lorsque l'effacement des frontières internes à l'Union européenne s'accompagne de leur renforcement à l'extérieur, avec des conséquences parfois dramatiques.

Thèmes & questions

1. Dispositifs cinématographiques: *point de vue* du documentariste.

Patric Jean dit: « La particularité du cinéma, en fiction comme en documentaire (et par opposition au reportage), c'est que l'indignation, la colère, l'émotion, le rire... se traduisent par de l'image, par du son et non par des commentaires ».

Que fait le réalisateur pour montrer son indignation face aux propos du promoteur immobilier à Marseille ou ceux de l'épicier espagnol ?

2. Portraits croisés.

Dès le début de son film, le réalisateur veut montrer son engagement personnel : comment le met-il en scène à l'image ?

Comment le documentariste donne-t-il une vision subjective de la question de l'intégration des immigrés en Europe ?

3. Reportage et documentaire.

Le film fait se côtoyer deux genres : le documentaire et le reportage de journal télévisé.

Quelles sont les différences de traitement et de fabrication repérable autour du même sujet ?



Entretien avec Patric Jean

Propos recueillis par Dimitra Bouras et Jean-Michel Vlaeminckx

D'où t'est venue l'idée de faire ce film ?

Patric Jean : L'idée est venue au moment où je faisais mon film précédent, *La Raison du plus fort*, parce que, même s'il ne portait pas sur l'immigration, il y avait beaucoup de fils d'immigrants dans le film.

C'était un film très sombre, chargé contre le système social, et j'avais l'impression de ne montrer qu'une face d'un certain type de population.

C'est pourquoi j'ai voulu faire la face B de ce film, montrer l'autre facette, pas la facette politique par rapport au système, mais la facette plus humaine.

Les discours que l'on tient par rapport aux immigrés, sont doubles : soit, c'est le discours de l'extrême droite qui consiste à dire qu'il y en a trop, soit celui plus progressiste et bien pensant qui consiste à dire : *"Ah ces pauvres gens, il faut les accueillir, parce qu'il faut avoir pitié d'eux..."*.

Mais ce n'est pas une question de pitié ! On a besoin d'eux parce qu'ils sont une richesse. D'une certaine manière, on fait évoluer une société non pas par son centre, mais par ses marges, et les marges sont faites par des gens qui viennent d'ailleurs avec une autre personnalité, un autre regard sur le monde.

Comment s'établit ton contrat de documentariste avec les personnes que tu filmes ?

P. J. : De la même façon que pour un photographe et son sujet. Ensemble, ils décident de l'endroit où le sujet va se placer, s'il sera assis, debout, nu ou habillé. Je ne vois pas pourquoi ce serait différent quand on fait du 24 ou 25 images par seconde !

En général, je suis très clair sur ce que je viens chercher et sur ce que j'ai envie de dire. Il m'arrive de montrer mes films précédents, je leur dis très clairement ce que je vais filmer, ce qui m'intéresse chez eux. Je ne leur mens pas.



Je sais que je vais à l'encontre d'une des écoles bien connue du documentaire belge qui a sévi longtemps à la télévision et dont le mot d'ordre était l'inverse : utiliser les gens et, à la limite, se moquer d'eux, les traiter en dérision. Moi, ça ne m'intéresse pas, ça me choque.

Combien de temps as-tu pris pour chaque rencontre ?

P. J. : C'est une question évidemment liée à la forme. Bien entendu, cela demande du temps de mettre les personnes en confiance, de choisir les plans, les plans de coupe... Par exemple, la séquence des parapluiés en Espagne a demandé quasiment une journée de travail ! Observer, attendre, être au bon endroit, prendre le bon axe... Pendant ce temps-là, on ne fait rien d'autre et une journée y passe. Pour se permettre de faire ça,

il faut avoir des moyens. C'est vrai qu'aujourd'hui il y a de plus en plus de films qui se font avec des moyens très réduits et les réalisateurs, même s'ils le voulaient, ne pourraient pas se permettre de faire ça.

J'aime bien les films où on se déplace, les voyages. J'aime bien les films où on ne s'attarde pas sur un personnage, mais où on passe d'une personnalité à l'autre.

Pourquoi as-tu choisi Berlin comme point de départ ?

P. J. : L'idée m'est venue en me promenant un jour à Berlin. J'étais fasciné par cette ligne par terre, la ligne du mur. Les gens passent dessus, de gauche à droite, de droite à gauche. Les gens oublient que, jusqu'en 1989, il y avait une vraie séparation, plus qu'une clôture.

C'était peu de temps après les événements de Ceuta, en 2005, où des dizaines d'Africains ont perdu la vie en tentant de passer le mur qui sépare le Maroc du territoire espagnol. Je me suis dit que, peut-être, un jour, si je vis assez vieux, je pourrai aller à Ceuta et qu'il y aura une ligne par terre, des touristes. On pourra alors passer au-dessus, se dire : c'est l'endroit où se trouvait la clôture. De là l'idée de faire le lien avec le mur de Berlin qui n'est pas du tout un lien politique, mais qui est un lien qui consiste à montrer le côté absurde des frontières.

